

Le rêve d'une enfant

Une enfant s'endort sur l'herbe verte. Le doux sifflement effleure délicatement son oreille. Apaisée, la jeune fille peut laisser vagabonder son imagination. Les rideaux, tout d'abord, se ferment et seul une lueur rouge bleue blanche noire apparaît devant ses pupilles. Celles-ci, enveloppées d'un lourd tissu et voulant plus de liberté, traversent ce voile pour se créer un espace infiniment plus grand. Maintenant que l'espace de la scène est délimité, la gamine, en quelques secondes, visionne les possibilités de sa créativité.

Et voilà qu'un personnage apparaît, puis un deuxième et un troisième se métamorphosent. Le décor se met tout naturellement en place. Enfin l'histoire peut commencer et sans connaître ni le début ni la fin, la bobine se déroule pour le plus grand plaisir de la fillette. Plus rien d'autre n'existe, elle savoure son plaisir avec délectation. Aujourd'hui et maintenant elle n'est plus la gamine que les personnages de l'autre monde dénomment Julie Monnier.

Je me réveille au milieu de fétus de paille. Un homme d'une trentaine d'année me regarde. Il ne dit rien, mais me sourit, puis s'en va. Je sors rapidement (mais pas trop quand même) de mon pseudo-lit et cours le rejoindre.

- Où allons-nous maintenant ?

- Effrine a repéré le Cyclope sur l'île de Syphrée. Matthias s'est levé tôt pour préparer le bateau. Nous partons dans trois heures. Pendant ce temps, il faudra acheter des vivres. Moi je file récupérer mon armure, rejoins-nous au plus tard à dix heures au port, et surtout n'achète pas des babioles sans intérêt.

-Ok Hercule, amuse-toi bien.

Je m'étire un peu et je commence tranquillement à me diriger vers les rues marchandes. Le paysage est splendide. Je marche paisiblement sur un long chemin, parsemé de petits cailloux blancs et bordé par des oliviers majestueux. Le soleil, encore doux à cette heure matinale, effleure ma peau bronzée et illumine mes bracelets de turquoise. Le tissu blanc de ma robe virevolte sous la brise légère du vent. Des bruits au lointain m'indiquent que je m'approche de mon but. Bientôt se hissent un peu partout de petites maisons bleues et blanches, entravant le chemin linéaire que j'ai pris un instant plus tôt. Il y a foule aujourd'hui au marché. Les stands cachés sous la masse d'individus croulent sous les marchandises les plus diverses. Les diamants côtoient les poissons et la viande en tout genre. Les plus beaux tissus de toute la Grèce se plient et déplient devant les yeux d'acheteuses potentielles. Les hommes, eux, traînés de force par leur épouse, contemplent avidement les armes

blanches déposées à même le sol. Je ne sais où commencer. Pour finir, je ne résiste pas à jeter un coup d'œil aux épées d'un vendeur nommé Erbatorix. Soudain, un homme arrivé de nulle part se colle à moi. Je m'apprête à sortir ma dague pour me protéger, mais l'individu m'arrête immédiatement en me tenant fermement le poignet. De son bras gauche, il m'enlace. Ce geste me fait frissonner. Je n'ai pas le temps de bouger que l'homme commence à rigoler. Je connais ce rire. Je retourne enfin la tête éberluée. La personne que j'avais prise pour un voleur n'était autre qu'Arès. Il tente de calmer son euphorie pendant que je reprends mes esprits. La tension s'en va aussi vite qu'elle est venue. Mon oncle me tient toujours contre lui. Mon cœur s'accélère, étonnée, je lui demande ce qu'il fait dans un endroit aussi éloigné, tout en accrochant ma main droite sur le bras qui m'enlace. Il me répond qu'il voulait voir sa nièce préférée et je devrais être contente de sa présence plutôt que de le regarder d'un air soupçonneux. Je lui souris et penche le poids de mon corps contre le sien. Une conversation commence.

- Ne me dis pas que tu viens ici pour acquérir une arme. Pour cela tu ferais mieux d'aller au marché d'Athènes, mais le plus sympa serait de demander à Ephaistos de t'en faire une sur mesure. Tu sais bien qu'il ne peut rien te refuser. Je peux même t'y emmener, si tu me le demandes gentiment.

- Non, pas la peine, je ne faisais que jeter un coup d'œil à cet étal. Je suis venue acheter de la nourriture pour la traversée en mer. Nous allons sur l'île de Syphrée. Le dieu de la guerre me regarde sans rien dire. Il commence à comprendre que je voyage avec Hercule, ce qui en général l'horripile au plus haut point. Les hurlements saccadés des marchands voulant appâter les clients se transforment en doux bruit de fond. Tous mes sens se concentrent sur les rictus mouvants de son visage. Après une minute, qui me parut une éternité, il me sourit tant bien que mal et essaye de dévier la conversation, qu'il a certainement dû gommer.

Après m'avoir acheté quelques bijoux du coin (il a refusé que j'utilise la moindre arme venant de ce marché sous prétexte qu'elles se fendraient avant même de commencer un combat), il s'éclipsa dans une tornade de feux.

C'est bien joli tout cela, mais je suis en retard et je n'ai acheté aucun aliment. Je monnaie en vitesse la nourriture et cours jusqu'au port. J'arrive à peine à respirer, mais j'accélère de plus en plus la cadence. C'est à ces moments-là, que l'on aimerait posséder les sandales ailées d'Hermès. A moitié morte, titubant, les muscles prêts à lâcher, j'arrive devant le bateau. Le mat droit et fier retient le tissu blanc (Hercule ose nommer voile) qui danse au milieu du ciel.

- Eh bien, ce n'est pas trop tôt ! me lance Hercule. Un peu plus et nous partions sans toi.
Efrine commence à rire. Hercule rajoute avec un sourire narquois:
- Tu peux rire avec lui, mais sa seule motivation à t'attendre est que tu as les provisions nécessaires à remplir son estomac.

Médusée, je laisse tomber les vivres par terre et fonce sur le saligaud. Une bataille sans concession s'ensuivit et après quelques bleus bien mérités, Hercule nous sépare et nous force à monter sur le bateau. Effrine hisse les grandes voiles, qui se gonflent au contact du souffle d'Eole.

Entre la mer turquoise et le ciel azur se dressent maintenant trois inconnus. Bien plus loin, dans une grotte au milieu de Syphrée, le Cyclope dévore tranquillement des voyageurs égarés sans savoir que sa fin est proche.

Soudain, une saleté de mouche se pose effrontément sur le nez de Julie, qui se réveille. Ses sens en alerte, elle essaye, en minimisant au maximum ses gestes, d'éloigner la bestiole de son visage. Celle-ci n'ayant pour seul plaisir que de revenir continuellement à la charge, se pose une fois de trop sur la gamine. Julie l'écarte une dernière fois et se lève. Une sensation désagréable l'envahit. L'humidité du gazon avait pénétré chaque fibre de ses vêtements. Avec hâte, elle rentre chez elle pour prendre un bon bain chaud, tout en se demandant comment allait mourir le Cyclope.

Maeva Deley